

**« Ici rien n'est vert. Ici rien n'est végétal.  
Ici rien n'est vivant » :  
l'hiver dans les témoignages des camps de concentration**

**“Here nothing is green. There is no vegetation.  
Here nothing is alive”:  
winter in the testimonies of concentration camps**

Joanna Teklik

Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu

joanna.teklik@amu.edu.pl

**Abstract**

For the prisoners of the concentration camps winter with its seasonal attributes as the icy cold or snow is more than a meteorological phenomenon. The arrival of winter not only announces the annihilation of the prisoners, but also and perhaps above all their dashing and the unspeakable suffering to come out. In this paper we wish to study in the light of such authors as Robert Antelme, Charlotte Delbo, Primo Levi, David Rousset and Jorge Semprún how the hard weather conditions are able to redraw the space and the prisoners' Horizon of despair.

**Keywords:** concentration camps, weather conditions, winter, literary testimonies

L'Histoire, avec sa grande hache, comme disait George Perec<sup>1</sup>, fait ressortir différentes facettes de l'hiver. Considérée souvent comme la plus mal-aimée des quatre saisons de l'année, l'hiver, plus qu'une autre saison pourtant, mobilise les tropes du langage pour traduire des rapports symboliques entre les êtres et les lieux. Il est stigmatisé ou emblématisé par ses attributs strictement saisonniers, tels le froid, le gel ou la neige, qui, chacun à leur manière, définissent la saison tout entière (Walter, 2014,

---

<sup>1</sup> Perec, 1993, p. 17.

p. 306-307). Un exemple éloquent est constitué par l'œuvre de grands écrivains russes qui, empreints de mélancolie, chantèrent la beauté de la neige crissant sous les pieds dans le silence ouaté du crépuscule ou celle des flocons immaculés tombant du ciel, sans pourtant oublier de dépeindre la force de la nature hiémale, avec ses grands froids, tempêtes de neige épouvantables ou bourrasques violentes.

La perception de l'hiver varie, naturellement, selon l'expérience vécue, allant de la beauté envoûtante des paysages enneigés, appréciés particulièrement en période de loisirs, jusqu'à l'épreuve et à la souffrance, autant physique que mentale. En hiver le sentiment de vacuité, d'isolement ou de solitude s'accroît, conduisant même au désespoir : le raccourcissement des jours, la baisse de luminosité et le froid que l'on redoute le plus sont les symptômes naturels qui non seulement annoncent l'arrivée de cette saison de l'année, mais aussi risquent de soumettre l'homme à de rudes épreuves<sup>2</sup>.

Tel est le cas des détenus des camps de concentration pour qui le temps hiémal acquiert une importance vitale, au sens propre et figuré du terme. Dans l'univers concentrationnaire, l'hiver n'est pas que l'hiver, pourrait-on dire après Primo Levi, icône de la littérature de témoignage (Levi, 1987, p. 132) ; il est plus qu'une saison de l'année, il est l'évanouissement d'un espoir (Walter, 2014, p. 239) : avec son arrivée, les jours rallongent<sup>3</sup> et avec eux, la souffrance se prolonge. Il n'est pas étonnant que l'hiver tienne une place toute particulière dans les récits des camps de concentration. Dans le cadre de cet article, nous nous proposons d'en passer quelques-uns en revue, afin d'étudier comment les conditions météorologiques difficiles redessinent aussi bien l'espace que l'horizon de désespoir des prisonniers.

## UNE SAISON EN ENFER

Contrairement à certains contes de fées et aux souvenirs d'enfance, la neige n'est pas la bienvenue dans la réalité du Lager. Le temps figé de la détention, axé sur la succession des journées semblables et des rites accomplis, marque une alternance cyclique des saisons de l'année. Toutefois, à la circularité du temps correspond la circularité calamiteuse de la souffrance et l'hiver devient en l'occurrence le signe métonymique de l'oppression. D'une neige à l'autre, c'est ainsi que David Rousset, rescapé de Buchenwald, retranscrit, comme un cauchemar au ralenti, la quotidienneté résignée des prisonniers :

<sup>2</sup> Cela relève, entre autres, du phénomène de Seasonal Affective Disorder (SAD) analysé par psychologues et psychiatres, cf. à ce sujet Emmanuel Haffen, *Les Dépressions saisonnières*, John Libbey, 2006.

<sup>3</sup> C'est ainsi que Joseph Bialot, rescapé d'Auschwitz, intitule son témoignage qu'il publie tardivement, bien des années après sa déportation. Cf. Joseph Bialot, *C'est en hiver que les jours rallongent*, Seuil, Paris 2005.

Les neiges avaient lentement<sup>4</sup> disparu au début d'avril. En décembre et janvier, elles avaient recouvert la carrière d'une épaisse couche glacée qui atteignait parfois deux mètres. [...] Les pieds, dans les chaussures crevées, brûlaient de froid. Beaucoup devaient déblayer la neige avec les mains pour prendre les pierres qu'elle cachait, et alors les ongles faisaient terriblement mal. Maintenant, c'était la boue, une terre gluante et mouvante, et, le long des échines, à chaque mouvement du corps, ce ruissellement d'eau froide qui, malgré l'habitude, surprenait toujours et donnait des frissons de fièvre. Il faudrait attendre trois mois pour voir, au-delà des miradors, la grande fête des seigles, les champs de fleurs aux flancs de collines[...]. En juillet, une chaleur torride tomberait sur les hommes, assommerait les crânes nus et tondus, et, dès septembre-octobre, les pluies se transformeraient lentement en d'épais brouillards annonciateurs des neiges (Rousset, 1993, p. 313-314).

Les conditions météorologiques dictent le rythme des jours dans l'univers concentrationnaire, englué dans l'itératif, rendu dans le passage cité par l'emploi de l'imparfait et la mise en place des répétitions adverbiales. Ces démarches linguistiques ne font que renforcer la monotonie harassante du temps qu'il est et du temps qu'il fait dont il faut subir le poids écrasant. L'état du corps, ses blessures et souffrances oxymoriques (les pieds qui brûlent de froid) traduisent non seulement l'écoulement du temps, mais aussi la puissance du froid qui frappe de plein fouet les déportés. Inutile de rappeler que les vêtements qu'ils reçoivent, que ce soit « un rayé » d'été ou d'hiver (avec un « manteau » en tissu juste un peu plus épais), ne protègent pas suffisamment le corps endolori. Souvent déchirés et sales, souillés d'urine ou d'excréments, ces vêtements, de même que des 'godasses' qui ne sèchent jamais, sont un supplice supplémentaire, particulièrement ressenti les jours de grands froids. Le langage enregistre tout mouvement du corps chancelant et souffrant des détenus qui, comme des personnages du tableau *Troïka en hiver* de Nikolai Svertchkov, avancent, « courbés sous les rafales de neige, avec les visages et mains brûlés de froid et pieds qui dérapent sur un sentier gelé » (Rousset, 1965, p. 17).

Cette image revient maintes fois dans les pages du témoignage de Charlotte Delbo, rescapée d'Auschwitz-Birkenau qui, guidée par la mémoire des sens, retranscrit dans sa trilogie concentrationnaire les émotions profondes qui en disent long. Elle donne la voix à l'univers du Lager, le fait voir et sentir, en évoquant l'horreur quotidienne des femmes détenues – une masse pétrifiée par le froid, serrées les unes contre les autres. Le décor hivernal, quasi anthropomorphique dans ce monde déshumanisé, vibre et pèse fatalement, en contribuant à la déchéance de l'homme, devenu « morceau de froid » qui peine pour avancer, dans une lumière « dure et glaciaire » :

La nuit était claire et froide, craquante de gel – cette coulée de glace qui coulait des étoiles. Le jour est clair et froid, clair et froid jusqu'à l'intolérable. Sifflet. Les colonnes bougent. Le mouvement ondule jusqu'à nous. Sans savoir, nous avons virevolté. Sans savoir, nous bougeons aussi. Nous avançons. Si engourdis que nous semblons n'être qu'un morceau de froid

<sup>4</sup> C'est nous qui soulignons.

qui avance d'une pièce. [...] Nous avançons dans la pleine étincelante. Nous avançons dans la lumière solidifiée par le froid. Les SS crient. Nous ne comprenons pas ce qu'ils crient. [...] Nous avançons, éblouies par la neige. [...] Nous respirons du froid (Delbo, 2005, p. 51-52).

L'écriture de Delbo, poétique et minimaliste dans son expression, résume ici de façon suggestive l'identité doublement fracturée de l'homme concentrationnaire – brisé par l'expérience du temps qui est et du temps qu'il fait. Le réseau sémantique et grammatical réduit au minimum, les répétitions syntaxiques dépouillées, les phrases sécantes, les mots ressassés révèlent davantage l'omniprésence du froid paralysant<sup>5</sup>. Maurice Blanchot parle en l'occurrence de l'écriture du désastre, se caractérisant par un langage de l'éclatement et de la dispersion infinie qui dramatise le discours et dévoile le non-sens propre à la réalité concentrationnaire (Blanchot, 1969, p. 253-254 ; 1980, p. 35-36)<sup>6</sup>. Le non-sens et la non-existence, puisque Charlotte Delbo, à force de répéter les mêmes séquences, grave dans la mémoire du lecteur la force du temps hivernal qui coupe non seulement le souffle ou la parole, mais surtout illustre de façon évocatrice l'anéantissement de l'homme qui vit comme enfermé dans « un bloc de glace » :

La neige étincelle dans une lumière réfractée. Il n'y a pas de rayons, seulement de la lumière, une lumière dure et glaciaire où tout s'inscrit en arrêtes coupantes. Le ciel est bleu, dur et glaciaire. On pense à des plantes prises dans la glace. [...] Nous sommes prises dans un bloc de glace dure, coupante, aussi transparent qu'un bloc de cristal. [...] Il nous faut longtemps pour reconnaître que nous pouvons bouger à l'intérieur de ce bloc de glace où nous sommes. Nous remuons nos pieds dans nos souliers, essayons de battre la semelle. Quinze mille femmes tapent du pied et cela ne fait aucun bruit. Le silence est solidifié en froid. La lumière est immobile. Nous sommes dans un milieu où le temps est aboli. Nous ne savons pas si nous sommes, seulement la glace, la lumière, la neige aveuglante, et nous, dans cette glace, dans cette lumière, dans ce silence (Delbo, 2005, p. 53).

Comme dans les récits de David Rousset, les phrases sont ici « arrachées de justesse au mutisme », émanant d'une créature qui lutte contre l'ankylose afin de traduire la monstruosité du projet nazi (Coquio, 2015, p. 248-249). Delbo, en esthétisant l'espace hiémal, exprime la condition tragique de l'homme concentrationnaire. Au temps de la détention, le présent figé, noyé dans la monotonie harassante des jours qui traînent et se ressemblent tous<sup>7</sup>, correspond l'immobilité du paysage hivernal dans lequel se diluent les figures de femmes détenues, silencieuses, statufiées par le froid, les jambes soudées à la glace du sol, mortes à elles-mêmes (Delbo, 2005, p. 58).

<sup>5</sup> Au sujet de l'écriture concentrationnaire, ses aspects rythmiques, prosodiques et syntaxiques, cf. Sellam, 2008, p. 56-62.

<sup>6</sup> Philippe Mesnard qui interroge entre autres le discours blanchotien, y consacre un chapitre intitulé « Une poétique du désastre », voir Mesnard, 1996, p. 313-324.

<sup>7</sup> Primo Levi parle, non sans ironie amère, d'un rythme bien établi : « Ausrücken et Einrücken, sortir et rentrer, dormir et manger; tomber malade, guérir ou mourir » (Levi, 1987, p. 36).

Dans l'univers du Lager, les matins d'hiver restent un défi à relever car « dehors, le froid saisit, saisit jusqu'aux os », il transperce et anéantit, corps et âme (Delbo, 2005, p. 102-103). Les détenus, réveillés brutalement par les Kapos, s'en défendent mal et finissent, comme l'écrit Primo Levi, par être projetés dans le froid à coup de bâtons, tout en rêvant de « pouvoir affronter le vent comme [...] autrefois, d'égal à égal, et non pas comme ici, comme des vers sans âme ! », sans avoir à supporter « le ciel bas et gris qui souffle inexorablement ses tourbillons de neige » (Levi, 1987, p. 75). Ce passage levien permet de révéler plusieurs éléments propres à la réalité concentrationnaire : d'une part la déshumanisation (« des vers sans âme ») effectuée méthodiquement, à laquelle les prisonniers sont condamnés (« inexorablement »), d'autre part la perte de repères totale, coupure avec le monde d'avant où même la perception du temps se faisait librement, « d'égal à égal ». Dans le monde du camp une double déchéance s'opère alors, autant physique que langagière :

De même ce que nous appelons faim ne correspond en rien à la sensation qu'on peut avoir quand on a sauté un repas, de même notre façon d'avoir froid mériterait un nom particulier. Nous disons « faim », nous disons « fatigue », « peur » et « douleur », nous disons « hiver », et en disant cela, nous disons autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour des hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et la peine (Levi, 1987, p. 131-132).

Ainsi, Primo Levi met en relief le caractère unique et sans précédent de l'expérience concentrationnaire qui demanderait un langage nouveau, détourné et corrompu selon Maurice Blanchot (Kofman, 1987, p. 51), qui puisse rendre la souffrance des détenus piétinant dehors, dans le vent glacial, « à une température au-dessous de zéro, avec, pour tous vêtements, une chemise, des caleçons, une veste et un pantalon de toile, et dans le corps la faiblesse et la faim, et la conscience que la fin est proche » (Levi, 1987, p. 132)<sup>8</sup>. Toute raison permettant d'échapper au froid, ne serait-ce qu'une quarantaine causée par la diphtérie, devient en l'occurrence salvatrice. Aussi paradoxal que cela paraisse, une maladie contagieuse protège du froid et offre une occasion de plus pour « spéculer sur les saisons » ; elle devient un élément crucial dans la lutte quotidienne pour la survie :

Il y avait beaucoup trop de monde et ça puait, mais c'était tiède. On regardait avec détachement les rafales de neige où toute la cité sombrait, des piles de baraques brusquement englouties, noyées dans la bourrasque blanche. Des trombes de neige. [...] On était, sans en avoir l'air, en train de gagner notre course avec le temps. L'essentiel, passer février. On

---

<sup>8</sup> Seule une écriture du désastre, telle que l'avait définie Maurice Blanchot, puisse relever ce défi. L'écriture où le moi sort du moi, où manque l'être sans que se désigne le non-être, où le temps du mourir n'a plus de support sauf ce langage de l'éclatement et de la dispersion infinie (Blanchot, 1980, p. 35-36). Une écriture qui, à travers des phrases minimalistes et sécantes, met en relief le néant de la non-existence concentrationnaire (Blanchot, 1969, p. 253-254).

calculait qu'en mars ça devait aller mieux. On spéculait sur les saisons. La grande peur, c'était d'être jeté dans le froid, à travailler douze heures de rang, douze heures, dehors en plein vent avec les mains et les pieds gelés, et le ventre tout creusé par la tempête et la peau des épaules comme une eau saisie par la glace, une multitude d'aiguilles qui s'enfoncent très loin entre les côtes [...] la diphtérie, c'est du solide (Rousset, 1993, p. 109).

Par ailleurs, l'ironie grinçante à laquelle Rousset recourt à la fin, en attribuant à une maladie grave un caractère solide, force le lecteur à prendre conscience de la situation dramatique du détenu. Par-là, elle devient une des modalités langagières susceptibles de traduire, d'une part la monstruosité et, d'autre part, l'absurdité de la réalité des camps, cette « bouffonnerie tragique », « d'inspiration ubuesque » (Rousset, 1965, p. 13) qui est certainement plus qu'une saison en enfer.

### « L'HIVER ICI N'EST PAS QUE L'HIVER »<sup>9</sup>

Nombreux survivants voient dans ladite condamnation au froid un projet concerté des nazis. À maintes reprises, ils évoquent les heures entières passées dehors, immobilisés par l'étreinte de la neige et du gel. Alors, ils considèrent le froid comme le pire ennemi au service de l'opresseur:

La plupart de ceux qui ne poussent pas la remorque piétinent sur place dans le froid. On n'a rien à faire, mais il faut rester dehors ; c'est cela l'important. Nous devons rester ici, par petits groupes, agglutinés, les épaules rentrées, tremblants. Le vent entre dans les zébrés, la mâchoire se paralyse. [...] La volonté subsiste seule au centre, volonté désolée, mais qui seule permet de tenir. Volonté d'attendre. D'attendre que le froid passe. Il attaque les mains, les oreilles, tout ce qu'on peut tuer de votre corps sans vous faire mourir. Le froid, SS (Antelme, 1999, p. 85).

Il ne fait point de doute que l'emploi de l'apposition, par définition ayant pour trait principal l'identité de référence avec le terme auquel elle est associée, renforce en l'occurrence les termes juxtaposés : « froid » et « SS ». Comme si les deux allaient dans le même sens, contribuant à la souffrance physique et psychique des prisonniers.

Or, il arrive cependant que le froid devienne si insupportable que les détenus le dotent d'un pouvoir plus important encore que celui du SS. Il est plus dangereux que les nazis puisqu'il s'étend « en silence et sans brutalité » (Antelme, 1999, p. 88), sans qu'on puisse y remédier d'une manière quelconque. Une des dernières scènes du témoignage de Robert Antelme, rescapé de Buchenwald et de Dachau, est à ce titre révélatrice. À l'heure de la Libération, on voit les prisonniers, entourés des soldats américains qui décident de leur distribuer la soupe dehors. La peur est énorme et les

<sup>9</sup> Levi, 1987, p. 132.

détenus préfèrent renoncer à leur ration que d'exposer (volontairement) leurs corps au froid, ne serait-ce que pour la dernière fois : « On tremble tous agglutinés. Panique des épaves devant le froid [...]. Il n'y aura pas de soupe. Tant pis. On reste là, contre les chiottes, comme des buses. On a peur du froid » (Antelme, 1999, p. 319).

Le froid fait souffrir plus que la faim, il est douloureux, mais surtout effrayant, car «c'est la mort qui est dans le froid » (Antelme, 1999, p. 47). Les prisonniers en sont parfaitement conscients et craignent l'arrivée de l'hiver qui, dans l'univers du Lager, désigne autre chose encore :

Ça veut dire que [...] sept sur dix d'entre nous mourront. Ceux qui ne mourront pas souffriront à chaque minute de chaque jour, et pendant toute la journée : depuis le matin avant l'aube jusqu'à la distribution de la soupe du soir, ils devront tenir les muscles raidis en permanence, danser d'un pied sur l'autre, enfouir leurs mains sous leurs aisselles pour résister au froid. Ils devront dépenser une partie de leur pain pour se procurer de gants, et perdre des heures de sommeil pour les réparer quand ils seront décousus. [...] Les blessures de nos mains se rouvriront, et pour obtenir un pensement il faudra chaque soir faire la queue pendant des heures, debout dans la neige et le vent (Levi, 1987, p. 131).

L'horreur du temps hivernal, rendue par la répétition des actions à réaliser et des souffrances à affronter, résonne encore plus fort, tout en rappelant au lecteur le caractère fatal de l'expérience concentrationnaire. L'hiver ici n'est pas que l'hiver, constate amèrement Primo Levi (Levi, 1987, p. 132) et l'avènement de la saison hiémale revêt une autre connotation encore : *selekcja*<sup>10</sup>. Pour les détenus d'Auschwitz ce mot est évocateur en soi. Une sélection pour la chambre à gaz est généralement effectuée dans la période qui précède l'hiver, vu le surnombre de détenus dans les baraques (au printemps et en été, on dresse des tentes pour des milliers de prisonniers et on les démonte après la saison). Ainsi, avec les signes de l'hiver qui approche, l'espoir s'évanouit. Comment résister de nouveau, accepter le défi, c'est la question qui tourmente les prisonniers, obsédés par la vision de l'hiver, *le dernier* déjà peut-être.

#### « LE SOUVENIR PUR N'A PAS DE DATE, IL A UNE SAISON »<sup>11</sup>

Gaston Bachelard, dans ses recherches sur la poétique, accorde une place importante à la saison de l'année qui, selon lui, pourrait être conçue comme la marque fondamentale des souvenirs. « Quel soleil ou quel vent faisait-il en ce jour mémorable ? Voilà la question qui donne la juste tension de réminiscence » (Bachelard, 1968, p. 122). Ladite tension nourrit particulièrement les récits testimoniaux de Jorge Semprún qui ne raconte pas ce que l'on sait par ailleurs, mais interroge souvent le passé, tout en le

<sup>10</sup> En polonais dans le texte.

<sup>11</sup> Bachelard, 1968, p. 122.

revisitant au moyen du temps qu'il faisait alors. Le rescapé de Buchenwald restitue la mémoire du camp à travers le souvenir des sensations vécues. À commencer par *Quel beau dimanche !* où il oscille incessamment entre les déictiques spatio-temporels, ici et là-bas. Ici, étant associé au moment présent, instant vécu hors de l'enceinte du camp et là-bas se référant à la réalité concentrationnaire.

Le récit s'ouvre sur un paysage enneigé, silencieux et immobile. Le héros fixe son regard sur un hêtre qui, à l'image de la madeleine proustienne, déclenche une suite de réminiscences et donne libre cours à l'imagination. L'arbre, couvert de neige, fait resurgir une réflexion amère concernant la perception du temps dans la réalité du Lager : le passage d'une saison à l'autre se fait ici sans égard à l'homme, qu'il soit (encore) vivant ou mort (déjà) :

Décembre, combien de mois à attendre ? Il serait mort, lui, peut-être. Le bourgeon éclaterait, portant à son terme la vérité profonde de l'hiver. Et il serait mort. Non, même pas mort : évanoui. Il serait absent, parti en fumée, et le bourgeon éclaterait, boule pleine de sève. C'était fascinant à imaginer. Il riait au soleil, à l'arbre, au paysage, à l'idée de sa propre absence, probable et dérisoire. Les choses s'accompliraient, de toute façon. L'hiver s'accomplirait dans les foisonnements. Il bougeait les orteils dans ses bottes d'un cuir rendu coupant par le gel. Il bougeait ses mains, serrées, dans les poches du caban bleu (Semprún, 2012, p. 376-377).

Les anaphores employées rythment le souvenir et sa force, d'une part par une incantation fatale, d'autre part par une oscillation, inévitable elle aussi : la vie et la mort, la présence et l'absence. Quoi qu'il arrive, le bourgeon éclaterait, les choses s'accompliraient, la nature continuerait d'offrir à l'homme un spectacle aussi séduisant que « cet arbre d'une beauté presque irréelle » en plein hiver (Semprún, 2012, p. 654). Le héros-détenu et le sous-officier des SS auraient pu rester longtemps immobiles à admirer la splendeur du hêtre dans un décor hiémal :

Il y avait du soleil, un ciel pâle, la neige étouffait les bruits, une fumée montait là-bas. Il était dix-heures du matin, en décembre, un dimanche. Ça pouvait durer, sans doute. Aussitôt, c'était fini. [...] La fumée calme, là-bas, c'était celle du crématoire (Semprún, 2012, p. 378).

Le lecteur, emporté par l'esthétique du souvenir et une vision quasi bucolique, se trouve, à la fin, brusquement ramené sur terre par la fumée du crématoire, élément indissociable de l'univers concentrationnaire. L'ironie est omniprésente dans le témoignage de Semprún et le titre même du récit en est évocateur. Les dimanches d'autrefois, les dimanches de printemps, au bord de la Marne, sont opposés à ceux du Lager, passés dans les tourbillons de neige et la solitude totale :

Il a regardé le ciel et il a crié. Pour lui, pour le souvenir revenu, pour les ombres autour de lui, pour la neige d'Ettersberg, pour la demi-journée de travail qui l'attend, pour les kapos



qui vont gueuler, pour la Marne au printemps, car seul un souvenir de printemps a pu l'envahir soudainement, sous cette neige obstinée. Il a crié que c'est un beau dimanche ! (Semprún, 2012, p. 386)

Le héros oscille, tout au long du récit, entre les deux réalités, celle d'avant la guerre, emporté par les beaux souvenirs et leur chaleur printanière et celle de la détention, associée principalement au paysage hivernal et plus précisément à l'un de ses instants, un dimanche de décembre, en 1944, à Buchenwald, dans le « soleil froid »<sup>12</sup>, « au bout de l'avenue bordée d'aigles hitlériennes » (Semprún, 2012, p. 495).

Le souvenir de la neige, compagnon impitoyable du quotidien concentrationnaire, se transforme en une obsession qui continue d'habiter la mémoire de Semprún, bien des années après la détention. Il structure même certaines parties de son récit *L'Écriture ou la vie*, marquant ainsi les méandres de la mémoire fluctuante :

La neige d'antan : neige profonde sur la forêt de hêtres autour du camp, étincelante dans la lumière des projecteurs. [...] Depuis quinze ans, jamais la neige n'était plus tombée sur mon sommeil. Je l'avais oubliée, refoulée, censurée. Je maîtrisais mes rêves, j'en avais chassé la neige et la fumée sur l'Ettersberg. Parfois, une douleur aiguë, brève, m'avait traversé le cœur. Un instant de souffrance mêlée de nostalgie. D'étrange bonheur, qui sait ? Comment dire cette absurdité, le bonheur insolite de ce souvenir ? (Semprún, 2012, p. 889-890). [...] Mais la neige est tombée sur mon sommeil. Elle recouvrait la forêt nouvelle qui avait poussé sur l'emplacement du Petit Camp. Sur les milliers de cadavres anonymes, qui n'étaient pas partis en fumée, comme leurs frères d'autrefois, qui se décomposaient dans la terre de Thuringe (Semprún, 2012, p. 931).

La dialectique du dedans et du dehors, une oscillation constante entre les plans spatio-temporels, rendue par les prolepses et analepses, organise la plupart des récits autobiographiques de Semprún, imprégnés d'une touche de nostalgie. L'écrivain mobilise toute sensation mémorielle, auditive ou olfactive, afin de restituer l'univers du camp : un souffle de vent glacé, l'opacité du paysage enneigé, le soleil froid qui se voile, mais surtout une odeur étrange flottant dans l'air, « douceâtre, insinuante, avec de relents âcres, proprement écœurants », celle du four crématoire (Semprún, 2012, p. 737). La réminiscence de l'odeur de chair brûlée, revient par vagues, renforcée par la récurrence lexicale et syntagmatique :

Il suffirait de fermer les yeux, encore aujourd'hui. Il suffirait non pas d'un effort, bien au contraire, d'une distraction de la mémoire remplie à ras bord de balivernes, de bonheurs insignifiants, pour qu'elle réapparaisse. [...] Il suffirait d'un instant, n'importe lequel, au hasard, au dépourvu, par surprise, à brûle-pourpoint. [...] L'étrange odeur surgirait aus-

<sup>12</sup> Le même oxymore apparaît chez Primo Levi qui, détenu à Auschwitz, évoque, dans le même contexte, un « soleil polonais, blanc, froid, lointain », en insistant ainsi sur le caractère rude de l'hiver polonais (Levi, 1987, p. 76).

sitôt, dans la réalité de la mémoire. J'y renaîtrais, je mourrais d'y revivre. Je m'ouvrirais, perméable, à l'odeur de vase de cet estuaire de mort, entêtante (Semprún, 2012, p. 737).

Ainsi, Semprún montre que l'on reste rescapé à perpétuité, condamné à revivre continuellement l'expérience du camp, à ressentir de façon obsessionnelle l'odeur des fours crématoires, au milieu de la neige de la mémoire, déclencheur de souvenirs douloureux.

### « LOIN AU-DELÀ DES BARBELÉS, LE PRINTEMPS CHANTE »<sup>13</sup>

Le froid, tout comme la faim, apparaît dans la plupart des récits testimoniaux comme un élément inséparable de l'expérience concentrationnaire, ennemi non déclaré, mais puissant et omniprésent. Les prisonniers ne peuvent s'empêcher de lever les yeux vers le ciel pour guetter « les premiers indices de la saison douce », le soleil étant le garant d'un espoir alimentant les commentaires quotidiens : « d'ici deux mois, d'ici un mois, le froid nous laissera quelque répit et nous aurons un ennemi de moins » (Levi, 1987, p. 76). *Une bonne journée*, tel est le titre d'un petit chapitre du témoignage levien, où l'on ne parle que de deux événements majeurs : l'arrivée du printemps et quelques litres supplémentaires de « marmite ». Que désirer de plus, se demande alors le narrateur, si les deux objectifs principaux sont réalisés, la faim assouvie et le froid disparu.

Avec le printemps, tout espoir revient, le corps ravagé par le froid éprouve un apaisement et les détenus se regardent même en souriant un peu au soleil, comme s'ils se voyaient pour la première fois. La présence du soleil ne réchauffe pas seulement le corps, mais aussi l'esprit, comme si la chaleur et la lumière allaient restaurer les gestes humains dans cet univers impersonnel, promettre un avenir. Contrairement au caractère menaçant du paysage hivernal qui, dans nombreux récits testimoniaux, sert de cadre spatio-temporel pour traduire la déchéance de l'homme concentrationnaire. Sa renaissance serait en l'occurrence rendue par le dégel. Celui-ci, de façon symbolique, ouvre le récit du retour de Primo Levi. Dans *La Trêve*, le rescapé italien esquisse le chemin des détenus qui redécouvrent le monde de l'au-delà des barbelés, où l'on sent le souffle d'« un vent humide, annonciateur de dégel » et de la liberté à venir (Levi, 2002, p. 14). Nonobstant, de l'image de l'hiver dépeinte par les prisonniers des camps de concentration, avec froid paralysant, immobilité écrasante, lumière aveuglante, enfin mutisme tragique, se dégage principalement l'idée du bouleversement du corps et de l'esprit, enfin celle de la mort. C'est plus qu'une saison en enfer : c'est l'enfer qui prend corps dans le temps et, à l'instar d'un *locus horridus*, continue à peser fatalement sur la mémoire d'aujourd'hui.

<sup>13</sup> Delbo, 2005, p. 182.

## BIBLIOGRAPHIE

- Antelme, R. (1999). *L'espèce humaine*. Paris : Éditions Gallimard.
- Bachelard, G. (1968). *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF.
- Bialot, J. (2005). *C'est en hiver que les jours rallongent*. Paris : Seuil.
- Blanchot, M. (1969). *L'Entretien infini*. Paris : Éditions Gallimard.
- Blanchot, M. (1980). *L'Écriture du désastre*. Paris : Éditions Gallimard.
- Coquiu, C. (2015). *La littérature en suspens. Écritures de la Shoah : le témoignage et les œuvres*. Paris : L'Arachnéen.
- Delbo, Ch. (1995). *Auschwitz and After: None of Us Will Return*. Trad. Rosette C. Lamont. New Haven: Yale University Press.
- Delbo, Ch. (2005). *Aucun de nous ne reviendra*. Paris : Éditions de Minuit.
- Haffen, E. (2006). *Les Dépressions saisonnières*. Montrouge : John Libbey.
- Kofman, S. (1987). *Paroles suffoquées*. Paris : Galilée.
- Levi, P. (1987). *La Trêve*. Trad. Emmanuelle Genevois-Joly. Paris : Éditions Grasset.
- Levi, P. (1987). *Si c'est un homme*. Trad. Martine Schrouffener. Paris : Julliard Pocket.
- Mesnard, Ph. (1996). *Maurice Blanchot : le sujet de l'engagement*. Paris : L'Harmattan.
- Perec, G. (1993). *W ou le souvenir d'enfance*. Paris : Gallimard.
- Rousset, D. (1965). *L'univers concentrationnaire*. Paris : Éditions de Minuit.
- Rousset, D. (1993). *Les jours de notre mort*. Paris : Éditions Hachette.
- Sellam, S. (2008). *L'écriture concentrationnaire ou la poétique de la résistance*. Paris : Éditions Publibook.
- Semprún, G. (2012). *L'Écriture ou la vie*. In *Le fer rouge de la mémoire*. Paris : Quarto Gallimard.
- Semprún, G. (2012). *Quel beau dimanche !* In *Le fer rouge de la mémoire*. Paris : Quarto Gallimard.
- Walter, F. (2014). *Hiver. Histoire d'une saison*. Paris : Éditions Payot & Rivages.